

Chapitre 3 : Arequipa à l'hôtel Régis

Samedi 12 novembre...dans l'après-midi

Un vol superbe. Même Mimi a apprécié !

Avion tout neuf, personnel de bord agréable, compétent. Et toujours ce décalage entre l'impression de panique globale et permanente dans l'organisation du pays et l'efficacité insoupçonnée qui bizarrement en résulte. Comme dirait ce cher Galileo Galilei (*pour une fois, ce n'est pas un cousin, je vous l'assure*) : *'E pur si muove'* ce qui a trahétreusement été traduit en français par *'et pourtant elle tourne'*. Le ciel était parfaitement limpide et j'ai pu profiter pleinement du survol impressionnant de ce grand désert qu'est le centre du Pérou. On a du mal à imaginer un pays traversé par le tropique du Capricorne, et de ce fait ô combien tropical, et en même temps voir autant de neige sur les montagnes. Il faut dire que par ici ils les font plutôt hautes les montagnes. A l'arrivée on survole partiellement la ville et l'on reconnaît tout de suite les parties irriguées qui, vues du haut, font des tâches vertes sur le fond brun beige de la rocaïlle de l'Altiplano. On atterrit en plein désert, aux portes de la ville, au pied de El Misti et du Chachani, deux volcans en sommeil culminant respectivement à 5800m et à plus de 6000m.

Nous descendons la passerelle directement sur le tarmac et regagnons l'aérogare à pied. Il fait beau et frais. Un vent soutenu corrobore mes dires sur l'utilité de mon incontournable veste. Nos bagages tournent déjà sur les tapis dans l'aérogare et j'en suis à me demander si Arequipa n'a pas été fondée par des Suisses plutôt que par des Conquistadores Espagnols ! Nous sortons du hall pour prendre un taxi et là tout se passe on ne peut plus civilement : trois taxis sont rangés dans la station et attendent, conducteur au volant, que nous les hélions. Nous les hélons donc et une grosse voiture de marque japonaise s'avance jusqu'à nous. Le conducteur, très sympathique, se présente – il s'appelle Pedro-, nous souhaite la bienvenue et nous ouvre la portière. Un rêve.

- 'L'Hostal del Puente, por favor', dis-je dans mon castillan du dimanche

Pedro me répond en version originale fortement accentuée

- 'Vous voulez dire La Posada del Puente ? Avez-vous réservé votre chambre ? Parce que l'hôtel est complet. Une délégation gouvernementale. Ils occupent tous les bons hôtels de la ville.'

Et là je réalise que notre réservation était initialement prévue pour dans une semaine, après Cuzco. J'arrive, tant bien que mal, à lui expliquer que nous avons une 'amie' qui y séjourne et que nous devons la rejoindre. La Posada del Puente porte son nom à merveille puisqu'elle est littéralement située sous le Ponte Grau sur lequel passe la route de l'aéroport. De petits bungalows se déploient dans un grand parc, au bord du Rio Chili. Le personnel d'accueil est très stylé et répond fort aimablement que Madame Lherbier a quitté l'hôtel hier. Mais elle a laissé un message. Je pense que je vais commencer une collection.

Cher Monsieur Rossi,

L'hôtel est complet pour une période de trois jours. Je me suis mise en contact avec votre correspondant sur place, Aerotur, et pour ne pas perdre de temps j'ai décidé de partir tout de suite pour l'excursion au Canyon de Colca.

Appelez le Señor Lopez à l'agence (tel. 219224 / 219291) il vous donnera plus de détails.

On se voit à mon retour.

Bien à vous.

M. Lherbier

Bon, la nuit tombe mais pas de panique ; Pedro a eu la gentillesse (*dûment rémunérée*) d'attendre. Après lui avoir demandé conseil, nous reprenons la route vers le centre ville, en direction d'un 'hôtel pour gens comme vous' qu'il sait encore vacant. Va pour 'l'Hotel Regis.' Il s'agit plus d'une pension de famille que d'un véritable hôtel. Les 'gens comme nous' sont effectivement occidentaux mais plus routards. Encore une utilité du sac à dos : je me sens tout de suite intégré. L'endroit est pittoresque. C'est un ancien hôtel particulier situé à l'angle de la calle Ugarte et de la calle San Francisco. Un grand escalier permet d'atteindre l'étage 'noble' où sont situées les chambres au-dessus des commerces. Parmi ces derniers mon œil de lynx a remarqué la présence d'une 'cervezeria' (*brasserie*). Nous sommes samedi soir. Ca risque d'être chaud ! Fort de cette information je demande à la Señora deux chambres sur la cour. Cette requête a sur elle l'effet d'un gaz hilarant. Je pense que dans quelques années, lors de longues veillées hivernales, elle la racontera encore. C'est que les chambres de l'Hotel Regis se louent plus facilement pour 4 qu'en chambres individuelles. Et elles donnent toutes sur la rue... sauf une espèce de suite qui ressemble à une grande salle à manger coupée en deux par une cloison. La fenêtre est elle aussi coupée en deux par la cloison, et la salle de bain aussi, mais derrière une cloison qui ne communique avec aucune des 2 moitiés. Compte tenu de la différence de budget entre La Posada del Puente et l'hotel Regis, nous nous payons ce luxe, nous prenons la 'suite'. Mimi d'un côté et moi de l'autre.

- 'Rendez-vous à 20h00 pour aller dîner', me dit Mimi déjà à la recherche d'une salle de bains. Pour ma part, je me mets en quête d'un téléphone pour appeler Aerotur. Il est 18h30 et une nuit noire enveloppe déjà la ville. Elle doit aussi envelopper les téléphones de l'agence Aerotur car personne ne répond. Et demain c'est dimanche. Me voilà Gros Jean comme devant. J'inspecte un peu les 'infrastructures' et la 'population de fréquentation' (*après tout, ne suis-je pas en voyage de repérage ? Alors le jargon, j'ai le droit !*) J'aime bien savoir où je mets les pieds, qui est là, qui est qui et qui fait quoi. Je découvre au-dessus des chambres un toit terrasse muni d'une construction en bois –une sorte de mirador– qui permet une vision circulaire sur les lumières de la ville. En revanche, au niveau du paysage humain c'est le désert d'Atacama. Bon, ce sera donc une soirée calme. Après les chamboulements de la journée, ça fera du bien. Je décide de me mettre à mon tour en quête d'un lieu d'ablutions afin de gommer les relents accumulés au cours de ces journées de périple. La salle de bains est fléchée. Je trouve porte de bois (*l'expression, héritée du côté maternel, m'amuse toujours car je me plais à imaginer une porte en fer ou en contreplaqué, juste pour rire...*). Il y a du Mimi là dessous. Autant ne pas espérer. Qu'à cela ne tienne, il doit bien y avoir d'autres sanitaires ; et puis une simple douche me suffit. Puisque l'hôtel est vide, ça ne devrait pas poser de problème. Erreur ! Ils étaient tous en train d'attendre pour aller à la douche. Je me mets dans la file et j'attends... L'ambiance est conviviale –ou devrais-je dire 'cool' vu le public– et je remercie Mademoiselle Garabedjian, mon prof de langues en 4^{ème}, pour m'avoir communiqué le virus très jeune car pour tout aussi cool que l'ambiance puisse être, elle n'en est pas moins polyglotte. (*Ce qui n'empêchait pas Mlle Garabedjian d'être cool*). Un consensus s'est établi autour de l'anglais (*comme d'hab.*) et ça m'arrange beaucoup mieux que le serbo-croate ou l'araméen ancien. Je devise agréablement avec un groupe de jeunes femmes dont l'aspect me rappelle celui des walkyries juste après la charge : grandes, blondes et quelque peu dépenaillées. Je ne sais pas où elles ont pu traîner, mais c'était boueux. Elles voyagent toutes les trois ensemble depuis deux mois et demi et prévoient de rester en Amérique de Sud encore quelques semaines ; une trentaine environ... Elles ont quitté leurs jobs d'assistantes marketing dans une firme de Copenhague pour prendre cette année sabbatique de voyage et de découverte de ce vaste monde. Sans rire, ça devrait être obligatoire. Si plus de nos contemporains pouvaient lever le nez du guidon et découvrir ce qui se passe ailleurs avant de se retrouver coincés avec des obligations du genre carrière, famille et crédits, le taux de divorces en France chuterait spectaculairement. L'instant de la douche me rapproche souvent du Nirvana. LE plaisir indubitable de laisser l'eau tiède couler sur ma peau semblait une évidence. Encore eut-il fallu que l'eau fût tiède et que le stress ne vint pas gâcher la fête. J'explique. Par souci d'économie –et de modernisme– la douche est dotée d'un système de chauffe eau électrique japonais. Sa conception et son aspect sont, à mon avis, très voisins de l'allume cigare. Le dispositif est directement branché sur le pommeau de douche. Les fils dénudés se promènent juste au-dessus de l'eau. Saisissant mon courage à deux mains, je décide de prendre une douche froide, évitant la mise en fonction du système et de ce fait limitant les occasions de me faire ressembler à la fiancée de Frankenstein. Je comprends pourquoi cette file d'attente était aussi rapide. Même sous les tropiques, 2300 mètres d'altitude rendent l'atmosphère du soir plus frisquette. Demain j'irai inspecter la salle de bains de Mimi et prendre une douche chaude. Je regagne ma moitié de suite pour finir de me préparer. Il y a dans un coin, un lavabo fort pratique qui permettra d'apporter la touche finale. J'ai des cheveux noirs et épais. En voyage, ils sont courts et coiffés au

gel. Un pantalon de toile, une chemise ample et un pull me permettront un bon confort ce soir. J'allais oublier mon inséparable compagnon, celui qui depuis 10 ans me suit partout et ajoute à ma personnalité une touche d'élégance : Héritage, mon Guerlain à moi ; probablement ma seule concession aux marques et à la coquetterie. Aujourd'hui, les hommes sont de plus en plus nombreux à se parfumer.

*

* *

- 'On va où ? Tu as une idée toi ? Ils n'ont pas de bons restaurants par ici ? Et si on retournait à La machinchose du Puente de tout à l'heure ? ça avait l'air sympa. Moi j'aime pas trop leurs machins mexicains. Tu crois qu'on pourrait trouver un endroit où ils font de bonnes salades ?'

Ca fait pourtant quelques années que Mimi fait ce métier ; certes le tourisme 'incentive' ne permet pas vraiment les expériences populaires, mais il va falloir que je lui explique les principaux inconvénients de la 'tourista'. Déjà salades : niet. Je suis d'accord pour transiger sur un resto italien, j'ai lu dans le Lonely Planet une bonne critique sur le restaurant Los Leños : pizza au four et live music ; un samedi soir, ça devrait fonctionner. J'emporte toujours plusieurs guides : Lonely Planet, Guide du Routard et guide Bleu Hachette. Ainsi, je peux croiser mes sources et comparer les commentaires. Partir avec Lonely Planet dans la poche permet d'éviter la foule de français lecteurs du Guide du Routard à tous les coins de rues. Mais ça veut aussi dire qu'on rencontre la foule d'anglophones lecteurs de ce genre d'ouvrages. Le guide Bleu, c'est pour la culture, qui, comme chacun sait, ne nourrit pas son homme (*elle ne le loge pas non plus !*).

Le resto est à deux pas de notre hôtel mais je propose à Mimi de faire un petit détour par la Plaza de Armas, le centre de la vieille ville, pour prendre un pot en terrasse et se mettre un peu dans l'ambiance. Ce qui frappe le plus, dans le centre d'Arequipa, se sont ces maisons aux façades cossues dont l'élégance est soulignée par la blancheur de cette pierre de lave ressemblant à du tuf assemblée en grand appareil. Ca et là, l'harmonie des bâtiments est interrompue par une façade lézardée, un pignon écroulé ou un toit manquant. Arequipa la blanche acquitte régulièrement son tribut à El Misti, le volcan qui domine la ville et qui fait payer très cher les zones agricoles fertiles récupérées sur les terroirs basaltiques de ses pentes. La ville est animée, pétaradante, mais, contrairement à bien des bourgades d'Amérique Latine, elle est propre. Une similitude, cette fois : on y trouve une de ces fameuses Plaza de Armas. Celle d'Arequipa est grandiose. Immense et bordée d'arcades elle fait penser à la Plaza Mayor du centre de Madrid. C'est le véritable centre névralgique du potentat colonial de l'époque où l'on peut deviner encore aujourd'hui les traces des différents pouvoirs :

La Mairie s'appuie sur le côté sud de la place faisant face à la Cathédrale. Dans l'angle à l'est on retrouve l'église des Jésuites, la Compañia. De nuit, l'endroit est magique. Les façades fortement éclairées de la Cathédrale et de la Compañia font la diagonale sur cet échiquier géant. Le contraste est saisissant entre le tuf blanc de la Cathédrale reconstruite trois fois depuis le début du 19^e siècle, encore gravement endommagée dernièrement par un tremblement de terre, et le grès ocre jaune de sa grande rivale, la Compañia, dont la structure est intacte depuis 1698. Par contre pas idéal pour boire un pot. Il y a une forte fréquentation ce samedi soir, mais essentiellement motorisée. S'asseoir en terrasse sur la plaza de Armas équivaut à pique niquer au bord du périph. Les Arequipeños doivent mettre au point leurs diesels à la façon de leurs ancêtres des hautes plaines : en faisant des signaux de fumée !

Nous nous réfugions derrière la cathédrale dans un endroit qualifié de 'chou' par Mimi et qui offre des espaces extérieurs agréables.

- 'Non Mimi, pas de glaçons et pas de fruits pressés. Prend un soda avec ou sans sucre, ou autre chose, mais en boîte ou en canette.'

Elle opte finalement pour une Arequipeña, bière blonde et légère, agréable.

Je demande un verre de vin d'Ica. Ils n'ont que du Vista Alegre ; j'aurais préféré un Ocucaje ou un Tacama, mais je décide de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Au demeurant, les progrès réalisés par les vins

péruviens sont étonnants ; tout comme les prix auxquels ils sont vendus. Considérant le coût de la vie ici, les vins sont extrêmement chers pour les Péruviens, même les vins nationaux. Pour les touristes occidentaux – donc fortunés- que nous sommes, c'est très bon marché. Les convives, presque tous locaux, sont habillés comme vous et moi. (*Enfin surtout comme vous parce que je me vois mal avec des chemises de satin brillant et des pantalons moule burnes*). Nous sommes très loin des photos de dépliants touristiques où l'on voit des péruviens habillés de façon traditionnelle et accompagnés de lamas. Là, mis à part le goût de chiottes de leurs habits du dimanche (*ou devrais-je dire du samedi soir*), ils sont habillés selon un standard citadin quasi universel. Et puis leurs compagnes, sans être des top models, n'entrent pas, tout de même, dans la catégorie des caméléidés. Je laisse mes yeux vagabonder, mes oreilles s'emplier de ces sons si particuliers à l'Amérique Latine et mes narines humer les parfums de la soirée ; bref, je suis en train de rentrer dans l'ambiance quand, subitement, j'ai l'impression que les yeux de Mimi flottent à la surface de sa *cerveza*. Les émotions, le décalage horaire et les bulles alcoolisées ne font pas forcément bon ménage. Mimi pique du nez ; Il est grand temps d'aller dîner. La promenade jusqu'au restaurant Los Leños requinque ma grande voyageuse qui du coup se met à m'abreuver d'informations incontournables. Qui à fait quoi avec l'autre dans l'agence, là-bas, à Paris, qui a dit quoi sur l'autre, au même endroit. J'avoue ne pas prêter la moindre attention à ce verbiage tant il me semble décalé par rapport à l'endroit où nous nous trouvons. En temps normal déjà, je me contrefais des histoires de fesses des gens. Les miennes me suffisent et je n'en parle qu'à quelques vrais potes qui n'ont rien à voir avec le boulot. Lorsque je me retrouve acculé –seul interlocuteur- de ce genre de discours, j'acquiesce de temps en temps, pour faire bonne mesure et pour entretenir un semblant de conversation. Ce soir, l'ambiance, le lieu, la fatigue nerveuse aussi, probablement, font que je n'ai absolument pas envie de me prêter à ce jeu. Je m'exprime donc beaucoup plus par monosyllabes et par borborygmes que par des phrases fines ou tout au moins intelligibles.

Los Leños est une pizzeria au feu de bois (*d'où le nom*) mais qui associe un autre talent primordial ce soir : il y a de la musique live ! et forte ! La pizza est bof. La musique aussi ; Jugez plutôt : un groupe est venu massacrer quelques morceaux des Rolling Stones (*amusant le Mick Jagger andin*) avant de laisser passer un El Condor Pasa (*oh non pas ça*) passable. Mimi est contrainte au silence. Elle a bien essayé de crier, au début, puis le mime et le langage sourd-muet, mais elle a bien senti combien j'étais pris dans le spectacle (*quel faux cul !*). Le résultat ne s'est pas fait attendre. Les décharges d'adrénaline provoquées par la vidange de sa glande à venin s'étant estompées, elle s'assoupit sur la table. Belle perf. vu le nombre de décibels. Rempli d'un élan chevaleresque (*et d'un peu de pizza*), je décide de secourir cette bonne Mimi et de l'emmener dans un endroit beaucoup plus propice au repos. Ça tombe bien car je commençais à avoir une flûte de pan qui me poussait dans l'oreille droite. Hotel Regis donc ; J'accompagne Mimi devant sa porte avant d'aller rejoindre ma moitié de suite ; après tout, une bonne nuit de sommeil ne me fera pas de mal. Ça, évidemment, c'est si j'arrive à faire abstraction du brouhaha en provenance de la cervezeria du rez-de-chaussée. Je m'allonge, encore habillé, sur mon lit pour tester le degré d'insonorisation (*le degré de sonorisation devrais-je dire*) de la chambre. Non, là, vraiment, il n'y a que Mimi qui puisse arriver à s'endormir. Je me lève et décide d'aller prendre l'air dans le coin le plus calme et le plus retiré de l'hôtel : le toit terrasse. Raté. J'arrive en haut de l'escalier ; j'entends des sons familiers ; des accords de guitare qui ressemblent étrangement à 'Leila' d'Eric Clapton. Sur le toit terrasse, les pensionnaires de l'hôtel ont recréé un mini Woodstock avec feu de camp intégré et bouteilles d'Arequipeña communautaires. Je salue évasivement la petite foule et me dirige vers la plate-forme en bois dont l'accès se fait par un petit escalier, dans l'angle du toit terrasse. La rampe, probablement lassée de tout ce vacarme, décide de m'agresser sauvagement en me plantant un demi-kilo d'échardes dans la main gauche. C'est donc en pestant que j'arrive sur la plate-forme. La vue sur les lumières de la ville est toujours aussi captivante. Je termine mon travelling circulaire lorsque j'entends une petite voix féminine dans mon dos.

- 'Hi !' (*qui se prononce 'aïe' mais avec un H aspiré qui le différencie du cri de douleur*).

Ce salut anglo-saxon me fait d'abord sursauter ; je tourne sur mes talons et d'un coup j'arrête de sucer la paume de ma main gauche. Là, se tient une des jeunes scandinaves rencontrées à la douche

- 'Hi there !' (*qui signifie en gros la même chose et qui constitue la réponse au premier Hi !*). (*Bon, le reste est traduit intégralement parce qu'il y a déjà suffisamment de parenthèses.*)

- 'Tu es là, toi aussi ?!' dis-je (*dans un esprit d'à propos et de déduction logique que n'aurait pas renié feu Conan Doyle*).

- 'Oui, je n'apprécie pas beaucoup les ambiances guitares/feu de camp.'

- 'Moi non plus et je suis heureux de constater qu'il existe sur terre des gens comme moi, même perdus au fond du Pérou, même sur un toit terrasse ! Qu'as-tu fait de tes amies ?'

- 'Pourquoi, elles te manquent ?' me répond t'elle avec un sourire mutin.
- 'Euh ! non', dis-je quelque peu désarçonné par cette ironie inattendue, 'au contraire, enfin euh, tu vois euh mais mmgglll' bredouille-je.
- 'Oh ! , désolée, je t'ai embarrassé !' continue t'elle d'un ton taquin
- 'Non, j'étais venu me mettre au calme, tout seul pour voir la vue'
- 'Oh ! alors je vais te laisser profiter de la vue. Excuse-moi'
- 'Ah ! mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire, tu peux rester, au contraire'
- 'Qu'est-ce que tu as fait à ta main ?'

J'explique que ce sont des 'ngh' (*ne sachant pas traduire 'nââârdine' en anglais*) échardes

- 'Laisse moi voir !'

Je tends ma main avec émotion -bien que peu persuadé de l'efficacité de sa démarche curative compte tenu du peu de lumière-. Le résultat en termes d'émoi est lui beaucoup plus évident. Au point que je décide sur-le-champ de m'asseoir. Il est des moments dans la vie où, par le plus grand des hasards on atteint l'harmonie.

Je suis heureux de m'être inscrit très jeune au 'concours de circonstances' et je gagne souvent ; des minutes, des instants d'éternité partagés avec des gens que la vie a placés sur mon chemin. Très jeune je me suis présenté à mes contemporains avec la plus grande ouverture d'esprit que je pouvais leur offrir. Souvent, cette démarche m'a valu d'être blessé. Une carapace est venue recouvrir mon cœur, pour le protéger, pour lui garder malgré tout une certaine spontanéité. Parfois je suis ému par une attitude, une personnalité, un charme. Ce n'est pas obligatoirement relié au physique, bien que, en restant tout à fait honnête, j'admette que ça suscite le premier intérêt. Cette jeune Danoise est charmante. Jolie aussi. Autour d'elle flotte un parfum de musc blanc, qui embaume discrètement la nuit et ajoute une note indélébile au moment.

Mes copains la rangeraient dans la catégorie 'mythe scandinave', mais ce n'est pas méchant, ni malsain ; c'est une plaisanterie qui ne s'adresse qu'à nous, entre nous. La femme correspondant au mythe scandinave est forcément blonde, a les yeux bleus et les cheveux longs et raides. Elle est grande, mince et, ce qui est symptomatique du manque d'objectivité, elle est jeune. Les mythes vieillissants sont exclus ipso facto de la catégorie. Mais il est bon de noter qu'arrive un moment où nous mettons des limites à nos classements, juste avant de devenir cruels et donc stupides.

Heureux de mon aubaine, je poursuis :

- 'Je m'appelle Valentin, et toi ?'
- 'Gudrun' (*prononcé Goudroune*). S'il est des gens qui portent à merveille leur prénom, d'autres en sont affublés comme des canards portant des guêtres.
- 'C'est joli', mens-je ; 'Inhabituel pour nous'
- 'Tu viens de quel pays ?'
- 'Je suis méditerranéen du nord ; Corse, donc de nationalité française, mais j'ai beaucoup vécu en Italie et dans d'autres pays de la méditerranée.'
- 'Quindi, parlî anche Italiano ?' me dit-elle en version originale et avec un accent charmant bien que guttural.
- 'Certo, mais comment se fait-il que toi tu parles Italien ?'
- 'C'est une longue histoire. J'avais un ami Italien,' me dit-elle sur un ton directement issu de 'Out of Africa'.
- 'Ah !' dis-je en discernant un certain vague à l'âme. 'Et tu as eu l'occasion de visiter l'Italie ?'

Là, je vais vous passer les détails des visites italiennes, des vies passées en compagnie qui d'un italien, qui d'une italienne ; des remarques pertinentes permettant de prolonger la discussion jusqu'à plus soif, enfin, si, jusqu'à très soif mais pas envie de rejoindre Woodstock ni le brouhaha de la *cervezeria*.

L'exposé de cette remarque fine provoque une réaction inespérée, (*quoi que si, après tout, suis-je perfide !*) :

- 'On a fait des courses tout à l'heure avec mes amies et nous avons acheté une bouteille, pour une occasion. Ca te tente ?'
- 'Oui, bien sûr, mais je ne voudrais gêner', dis-je, en bon gentleman faux-cul
- 'On récupère la bouteille et on va dans ta chambre, OK ?'

Ce pragmatisme Nord-Européen m'étonnera toujours. Je me lève à la suite de Gudrun et nous descendons à la chambre. Au passage elle adresse quelques mots en viking à ses amies. Peu de réactions. Elles semblent beaucoup plus captivées par les lumières de la ville, la guitare et la dégustation comparative d'herbes de Provence organisée sur le toit terrasse.